

Les Nouveaux Déviants



Les Nouveaux Déviants

Anthologie dirigée par
MORGANE CAUSSARIEU
et CHRISTOPHE SIÉBERT



ISBN : 979-10-307-0679-6

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Préface de Christophe Siébert	7
Préface de Morgane Caussarieu	11
ANTOINE CHAINAS	
Aspiration	17
CHARLOTTE BOURLARD	
Détail des circonstances.....	33
VIOLAINE DE CHARNAGE	
AdopteUnTénia	43
CHRISTOPHE CARPENTIER	
Le baptême	53
RAPHAËL EYMERY	
Mary Geli : autopsie d'un dragon filiforme	69
MATHILDE-MARIE DE MALFILÂTRE	
Le soleil noir au milieu des planètes.....	91
SARAH BUSCHMANN	
Une famille	101
CHRISTOPHE SIÉBERT	
Deux miracles à Mertvegorod	119

VINCENT TASSY	
Je suis venue vous dire que je suis morte.....	139
JUSTINE NIOGRET	
Ce qui reste de nos étreintes	165
NICOLAS MARTIN	
Un monument de chagrin	177
ALEXANDRA DEZZI	
Gloria.....	209
MORGANE CAUSSARIEU	
Rasta Boy	223
SIMON JOHANNIN	
13/11	233
SÉBASTIEN GAYRAUD	
Les cassettes abandonnées.....	243
LUNA BARUTA	
Variations sur l'effroi de l'enfantement	259
ALEX JESTAIRE	
Sporco – une histoire du libéralisme.....	275
Biographies	311

Préface

CHRISTOPHE SIÉBERT

L'idée vient de Morgane. On ne se connaissait pas encore des masses, mais elle avait kiffé *Métaphysique de la viande* et moi j'avais kiffé *Vertèbres* (« parce que c'était elle, parce que c'était moi » en version sang & tripaille, si vous voulez). On s'était écrit quelques mails pleins d'admiration et de joie. De fil en aiguille on a formulé le constat que nous n'étions pas les seuls à publier des romans géniaux (ouais, nos chevilles sont d'une solidité à toute épreuve), tordus, violents ou gore et qu'aucun de nous, ou presque, ne parvenait à toucher les lecteurs au-delà d'un cercle spécialisé. Morgane a proposé qu'on crée un fanzine ou une antho pour frapper un grand coup, un truc délicat et élégant à la manière de Jack Nicholson dans *Shining*. J'ai trouvé l'idée excellente. On ne s'est pas engrainé longtemps avant de décider qu'il fallait mettre le Diable dans le coup. Restait à faire avaler ça à Marion

Mazauric, la boss. Vu qu'on se retrouvait tous quelques semaines plus tard aux Imaginales, à Épinal, on a décidé de lui en parler à ce moment-là, en profitant de l'euphorie du festival. Comme on est machiavélique, on s'est dit : « On va faire picoler Marion, elle acceptera plus facilement. » Bon, on avait oublié qu'elle ne buvait pas. Nous, oui, par contre. Mais on a réussi à la convaincre malgré sa sobriété. Évidemment, comme chaque fois qu'un projet délirant éclot au Diable, la décision est prise en trente secondes : « Mais oui, c'est super, banco ! » Je me souviens encore de la tête presque dépitée de Morgane, genre « Quoi, j'ai préparé pour rien des douzaines d'arguments et stressé pire qu'à un entretien d'embauche ? ! »

On a établi lors de cette soirée fatidique une première liste d'autrices et d'auteurs qu'on voulait absolument avoir à bord. Elle correspond assez bien au sommaire final. Quelques sinistres individus se sont ajoutés, d'autres n'ont finalement pas pu nous rejoindre, mais l'anthologie reflète fidèlement notre impulsion de départ, qui reposait sur un principe auquel nous tenions : mélanger autant que possible des autrices et auteurs confirmés avec d'autres qui nous paraissaient davantage en gestation.

Je suis fier au passage que nous ayons sans nous concerter obtenu une parité presque parfaite.

Lorsque je regarde la composition de ce sommaire, un autre élément me frappe : l'origine sociale et géographique de ces fameux *Nouveaux Déviants*. Que des provinciaux, à part Nicolas Martin, parisien, Christophe Carpentier, banlieusard et Morgane Caussariou, berlinoise. Quant à leur origine sociale, je ne les ai pas interrogés, mais si

vous leur demandez : « Vivez-vous de vos livres ou bien possédez-vous des revenus complémentaires issus de votre patrimoine ? », la plupart vous répondront que leur patrimoine se résume dans le meilleur des cas à l'appartement ou au pavillon dans lequel ils habitent et qu'ils travaillent pour gagner leur vie. Évidemment, si vous traînez du côté de Saint-Germain-des-Prés, vous n'obtiendrez pas tout à fait les mêmes réponses concernant le patrimoine. Quant aux jobs alimentaires, j'ai du mal à imaginer Emmanuel Carrère ou Alexandre Jardin avoir un jour bossé à Carrouf ou fait la plonge dans un resto.

Voilà quelque chose d'essentiel à mes yeux. Nos récits, nos personnages, nos décors et nos ambiances ne correspondent pas seulement à un style littéraire, une manière de raconter des histoires ou une ambition esthétique, mais proviennent avant tout, je crois, d'un rapport au monde et d'une expérience des réalités sociales, économiques et culturelles qui nous éloignent radicalement de celles et ceux qui en ce moment et depuis longtemps déjà occupent 80 % des rayonnages en librairie.

Nous écrivons une littérature qui sait ce que signifie vivre en squat, toucher le RSA, accepter des boulots de merde, aller chercher des colis alimentaires, prendre le métro ou le tram parce que le taxi c'est trop cher, recevoir des lettres d'huissier, être regardé comme un cancrelat dans les agences immobilières. Nous écrivons une littérature qui – d'accord ou pas avec leurs combats et leurs idées, je ne veux pas parler à la place de mes copines et de mes copains – ne trouve pas les Gilets jaunes bizarres ou exotiques, dans la mesure où ces gens-là sont nos voisins ou

nos parents. Nous écrivons une littérature qui s'enracine ailleurs que dans les beaux quartiers. On n'imagine pas les mêmes livres quand on habite un trois-pièces à Clermont-Ferrand et quand on vit dans cent mètres carrés au cœur de Paris. On ne publie pas chez les mêmes éditeurs selon le côté de la domination bourgeoise où on se trouve.

Virginie Despentes (qui aurait pu être la marraine de cette anthologie, mais les vrais punks n'ont ni marraine ni filleul), la première fois qu'elle s'est pointée à *Apostrophes*, a découvert qu'elle n'appartenait pas à une catégorie sociale autorisée à écrire des livres et à en causer à la télévision : « J'avais surtout l'impression de rien avoir à foutre là ! Un truc de classe très précis, vachement embourgeoisé, avec des codes – si tu n'es pas de Saint-Germain-des-Prés, ça fait un peu tache. Je savais pas parler comme il fallait, ce langage-là. Je comprenais pourtant les questions. [...] Tous ces crasseux, c'est ma génération, Angot, Beigbeder, Dustan, moi, etc. On les a consternés, ceux de la génération d'au-dessus, quand on est arrivé.¹ »

Ben voilà : cette anthologie, c'est *Les Nouveaux Déviants*, c'est vrai, mais c'est aussi les nouveaux crasseux. Et j'espère bien qu'on va faire tache d'huile.

1. *Technikart*, juin 2019.

Préface

MORGANE CAUSSARIEU

Notre pacte avec le Diable, je pense que c'est de là que tout est parti.

Quand Au diable vauvert a repris *Métaphysique de la viande* de Christophe Siébert et mon *Dans tes veines*. Deux bouquins ultra-violents, sordides et nihilistes, deux bouquins qui ont façonné notre image d'écrivains « trash », voire très « trash », aussi vilain soit ce mot. « Il faut avoir le cœur bien accroché » ou « à ne pas mettre entre toutes les mains », des avertissements qui reviennent inlassablement à leur sujet.

J'avais déjà croisé il y a quelques années ce vieux punk de Siébert en squat, mais on ne s'est lu et rapproché qu'après notre arrivée au Diable, presque simultanée. Plus précisément, cette complicité s'est d'abord créée autour d'un intérêt commun pour les breuvages anisés, en Camargue à Vauvert sous un soleil de plomb, à la fête des

vingt ans de la maison d'édition. Mais je dois dire que son roman *Nuit noire* m'avait autant foutue par terre que l'excellent pastis du Sud-Est. J'avais rarement lu un texte aussi extrême. Et croyez-moi, j'en ai lu, des trucs ignobles. Et j'en ai écrit. Ouais, du coup, un livre et un mal de tête plus tard, j'étais devenue fan de Siébert. En plus de nous deux, les « monsieur et madame Trash » de la scène SFFF, le catalogue de la maison affiche une belle brochette d'auteurs hexagonaux jugés « déviants » : Virginie Despentes, Justine Niogret, Coralie Trinh Thi, Vincent Tassy, Christophe Carpentier, ou encore Alex Jestaire, dont le déjanté *Tourville* est sans conteste mon roman français préféré – avouons d'ailleurs qu'une des raisons premières de la parution de cette anthologie, c'était de lire Jestaire à nouveau, qui s'était fait rare.

Il paraissait évident de sortir ce recueil au Diable, la maison symbolisant une certaine fusion entre la littérature de « mauvais genre » ou « SFFF » et de la littérature dite « blanche » ou « générale ». Le Diable est l'un des seuls éditeurs à publier dans ces deux rayons qui d'ordinaire sont comme l'huile et l'eau, les pois et les rayures, un rasoir et mes dessous de bras, bref, vous m'avez comprise, ils ne se mélangent sous aucun prétexte. La littérature « subversive » ou « déviante », pourtant, n'est même pas considérée comme un mauvais genre en soi : elle n'est pas considérée comme un genre tout court et se retrouve éparpillée chez quelques éditeurs de blanche (*L'Été des charognes* de Simon Johannin chez Allia, *La Colère* d'Alexandra Dezzi aux éditions Stock, *Babylon Express* de Mathilde-Marie de Malfilâtre au Dilettante, *Ma grande* de Claire Castillon

chez Gallimard, ou les livres de Johann Zarca, pour donner quelques exemples parmi d'autres de littérature française *feel-bad* contemporaine), ou bien dans des maisons de taille variable ou collections spécialisées dans l'érotisme (La Musardine), le polar (la Série Noire de Gallimard, les livres de Cédric Sire), le fantastique sombre (Le Chat Noir, les Éditions Luciférines, Noir d'Absinthe, Livr'S), le bis (Rivière Blanche) ou le gore (collection Karnage chez Zone 52, la maison suisse Gore des Alpes, Faute de frappe). On pense aussi aux défuntes éditions Trash – où parut le *Nuit noire* de Siébert – qui rendaient hommage par leurs couvertures et leur concept à la collection Gore de Fleuve Noir de la fin des années 80, âge d'or du frisson et de la tripaille qui prit fin au milieu des années 90.

On pourrait également évoquer l'exemple très à part du témoignage de victime (ou parfois de bourreau), qui contient, parfois malgré lui, une part inhérente de sordide plus ou moins appuyée, attisant la curiosité malsaine du grand public, et pourvu qu'il soit assez littéraire, s'attirant la faveur des critiques et des médias : ainsi, dans le multi-primé *Triste Tigre* chez P.O.L, Neige Sinno s'attache à décortiquer la personnalité de son violeur et les multiples actes de viol subi enfant, rappelant parfois dans sa mécanique l'insoutenable *Le Syndrome du Varan* aux éditions du Seuil de Justine Niogret, tandis que Vanessa Springora répond dans *Le Consentement* chez Grasset aux livres du pédophile notoire Gabriel Matzneff, qui la mettait en scène adolescente, donnant sa propre version des faits. Malgré leur caractère éprouvant et épouvantable, il est cependant compliqué de qualifier ces témoignages

nécessaires de livres « déviants », « subversifs » ou « horribles ». Bien qu'elle connaisse en ce moment un véritable revival outre-Manche et outre-Atlantique, l'horreur en tant que telle reste le sous-genre le plus mal-aimé et boudé de la SFFF française. Pas de grand prix vraiment reconnu par les professionnels du milieu pour la couronner – il y a bien le prix Sade et le prix Masterton, que j'ai reçu avec émotion en 2022, mais soyons honnête, ils n'ont pas la portée en librairie ou chez les éditeurs poches d'un Grand Prix de l'Imaginaire ou d'un prix Imaginales (qui eux-mêmes ne peuvent rivaliser avec le Goncourt) – et la plupart des auteurs d'épouvante se voient fermer la porte des gros éditeurs, n'ayant d'autres choix que de se tourner vers de petites structures ou de l'autoédition. Le prix Masterton de cette année, d'ailleurs, a sélectionné en finale trois romans édités à compte d'auteurs, et cela me paraît très emblématique du problème, qu'importe par quel bout on choisit de le prendre. On espère que les succès des traductions des géniaux *Notre part de nuit* de Mariana Enriquez et *Blackwater* de Michael McDowell vont paver le chemin, mais en attendant, il nous a semblé nécessaire de faire figurer dans cette anthologie, au côté de noms plus reconnus, une poignée de ces talentueux écrivains et écrivaines qui continuent de se battre dans leur coin pour faire exister le genre horrifique, contre vents et marées.

Le glauque intéresserait surtout la grosse distribution sous couvert de thriller et de polar noir. L'un des maîtres du genre, le grand Antoine Chainas, nous a fait l'honneur d'ouvrir ce recueil, qui réunit en un beau sommaire trois lauréats du prix Sade – le sieur Siébert donc, mais aussi

notre éditeur à tous deux, Raphaël Eymery, l'esprit tordu responsable du sublime et abominable *Pornarina*, chez Denoël, sans oublier la nouvelle venue Charlotte Boulard qui a frappé très fort pour son premier roman, l'incroyablement dérangeant *L'Apparence du vivant* chez Inculte – ainsi que des auteurs français non moins doués venus de tous horizons et partageant ce seul point commun d'écrire une prose barrée et qui dérange. Ce qu'on voulait, c'était vous faire (re)découvrir ces voix originales que nous, on adore, pousser sur le devant de la scène une littérature considérée de niche – à tort, tant elle est vaste – à travers les plumes fortes de notre génération. Réunir les publics, créer une passerelle entre SFFF, littérature, polar et érotique, à travers un seul ouvrage.

Nous n'avons pas forcément favorisé le gore et le bis dans notre sélection, préférant privilégier une subversion plus diffuse ou vénéneuse. Pas de panique, petits vicieux, certains textes vous donneront néanmoins les bouts de cervelle explosés sur les murs escomptés.

Quand Siébert et moi-même avons présenté le projet à Marion Mazaauric, prêtresse en chef au Diable vauvert, elle a tout de suite embarqué et trouvé le titre : *Les Nouveaux Déviants*.

C'est qu'en 1998, Marion Mazaauric avait créé chez J'ai Lu la collection de poche « Nouvelle génération », consacrée à une littérature urbaine, rebelle ou subversive. Cette collection accueillit des écrivains médiatiques comme Virginie Despentes, Michel Houellebecq, Guillaume Dustan ou à l'international Ryû Murakami et Poppy Z. Brite, mais aussi de jeunes auteurs au lectorat

plus restreint. La présente anthologie ne serait-elle pas la continuité logique de cette initiative ?

Pour moi, et là je ne parle qu'en mon nom, elle constitue aussi un premier pas (voire un deuxième, car le mouvement a déjà été amorcé par Estelle Faye et Floriane Soulas avec leur anthologie d'horreur féminine aux éditions Goater, *Nous parlons depuis les ténèbres*) vers la création d'une ligue regroupant les auteurs, d'une plateforme d'entraide promouvant le genre de l'horreur pour lui redonner ses lettres de noblesse – et je dis « horreur » au sens très large : la littérature déviante, même si elle n'a pas toujours la volonté de s'inscrire dans ce genre trop codé ou d'engendrer la peur, provoque bien souvent la répulsion, le choc, ou des sueurs froides, et « fait horreur ».

Cette ligue pourrait lancer des événements ou s'associer à ceux qui existent déjà, pousser une collection de poche comme à la grande époque de « Pocket Terreur », ou même une collection YA, pour redonner le goût de l'épouvante et du subversif aux jeunes. Je profite de la tribune que m'offre cette préface pour lâcher l'idée et appelle les auteurs, blogueurs, éditeurs, organisateurs de festival, à me contacter si elle leur parle, histoire qu'on échange et réfléchisse à un plan d'action, tout en passant de bons moments entre passionnés. Nous suivrions en cela les traces fructueuses de la Horror Writers Association aux États-Unis, qui a créé les fameux Bram Stoker Awards (un prix emblématique dont l'équivalent manque cruellement chez nous, et il faudrait y remédier), ou de la Ligue de l'Imaginaire et des Louves du Polar en France.